

Choisir notre Québec

Jean Bédard

Numéro 792, septembre–octobre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, J. (2017). Choisir notre Québec. *Relations*, (792), 44–44.

Choisir notre Québec

Jean Bédard



L'auteur est écrivain et philosophe

Lors des élections partielles dans le comté de Gouin, en mai dernier, une publicité xénophobe du Parti indépendantiste nous enjoignait de « Choisir notre Québec ». Sous le titre choc, deux photos étaient juxtaposées présentant une jeune femme à bonnet bleu et une autre sous le tchador. En réalité, l'affiche n'avait rien à voir avec le Québec : elle était empruntée au Front national français. Mais quel en est le sens ?

Ce procédé démagogique consistant à placer un électeur en face d'un tel choix est le propre d'une stratégie de pouvoir. Lorsqu'on pose la question : « Quel Québec voulez-vous ? », sous la forme d'une fausse alternative (un Québec laïc ou religieux ? un Québec endetté ou en déficit de services ?), on est devant le déraillement programmé de la pensée. Et cela, c'est de la violence, car la violence, c'est la force sans la pensée.

Penser avec quatre variables ou plus, c'est l'affaire des génies ; penser avec trois variables exige déjà beaucoup ; penser avec deux, c'est à peine penser, et s'il s'agit d'une alternative entre deux opinions contraires, ce n'est plus penser du tout. Penser, ce n'est pas sortir de la réalité, c'est plutôt marcher avec la réalité. Pour marcher, il faut un corps et un cerveau qui coordonnent les deux jambes, car s'il fallait choisir entre une jambe ou une autre, on ne marcherait plus du tout. Demander à une personne de choisir entre deux positions opposées ne peut que paralyser la pensée. Lorsqu'on ne pense plus, on magazine entre deux opinions. La polarisation qui en résulte est la route assurée vers la violence.

L'image d'une route qui se divise en deux, en nous forçant à tourner à gauche ou à droite, ne correspond pas à un choix politique, mais bien à un traquenard. Pourquoi ? Que ce soit à l'échelle d'une famille, d'un village, d'une grande ville, d'un pays ou du monde entier, la politique n'est jamais rien d'autre que la volonté d'agir sur une réalité qui comporte des forces multiples et complexes : économiques, sociales, psychologiques, morales... C'est comme naviguer sur un océan mû par des courants, harcelé par des vents et parsemé de récifs : on ne choisit pas une route par rapport à une autre sur une page blanche et abstraite, on compose plutôt avec les forces en présence en vue de ne pas chavirer et, si possible, d'améliorer l'équilibre à court terme et la quiétude à long terme.

Dans le cas de la vie politique, il ne s'agit pas de mener le navire à un port qui n'existe que dans la tête de quelqu'un. Le but de la politique n'est pas d'arriver quelque part dans le monde imaginaire d'Adam Smith, le capitaliste, ou de Karl Marx, le socialiste. Le but de la vie politique, c'est d'arriver à un équilibre viable, à un état de paix qui permet à chacun de s'épanouir. Sinon, nous nageons en plein délire, à s'imaginer le monde musulman selon l'idée d'un tel ou le monde laïque

selon l'idée d'un autre, ou bien à fantasmer un retour au passé à la manière d'un Donald Trump ou d'un Vladimir Poutine, ou encore à vouloir réaliser une utopie naturaliste pour les uns, ou artificialiste pour les autres... Toutes ces directions imaginaires mènent inévitablement à la violence. La paix demande d'avoir pour but l'équilibre et la santé du navire entier et non pas de choisir parmi différentes images toutes faites de l'avenir. Pour cela, il faut composer avec les forces de la mer, de l'équipage et des passagers.

Les plus grandes forces qui, aujourd'hui, soulèvent et secouent notre navire québécois sont planétaires plutôt que nationales. Mentionnons-en quelques-unes. D'abord cette déferlante de ceux et celles qui ont faim ou qui souffrent en raison de guerres ou de persécution, et qui refusent de se laisser mourir sans d'abord risquer leur vie pour atteindre des pays plus sûrs, comme le nôtre. Il y a aussi les terribles conséquences de la dégradation écologique provoquée par notre économie fondée sur les énergies fossiles, qui ne disparaîtront pas parce qu'on fait semblant qu'elles n'existent pas. Pensons ensuite au capitalisme financier en quête avide de profit, menant à une concentration telle de capitaux virtuels qu'il engendre la pauvreté et étouffe l'économie réelle. Enfin, soulignons l'aspiration intarissable de l'être humain à vivre une vie qui a du sens, quoi qu'en disent ceux qui se sentent au-dessus des questions dites « spirituelles » ou « religieuses »...

Ces quelques forces – il y en a bien d'autres – ébranlent notre navire. On peut les voir comme des ennemies, mais ce sont des vents qui nous permettent d'avancer, d'exercer notre volonté dans le vrai monde. Le navigateur peut bien les détester, mais c'est avec elles qu'il doit composer la paix et l'amélioration des conditions humaines.

Notre devoir de citoyen et de citoyenne ne consiste pas seulement à choisir nos navigateurs en fonction de leur aptitude à penser et à agir dans la réalité, mais à participer à des mouvements en vue d'équilibrer le navire entier. Pour cela, il nous faut, chacun, chacune, apprendre à penser plutôt que de gober les opinions toutes faites des autres. Actuellement, il s'agit surtout d'éviter à tout prix de tomber dans le piège d'un choix abstrait entre deux images caricaturales du monde, car alors, c'est la haine, l'enfermement, la déroute, la guerre, la compétition maniaque et le malheur qui nous guettent assurément. Il y a au moins 10 000 ans d'histoire qui le prouvent. ☺